

«JE SUIS INFIRMIÈRE ET MALENTENDANTE»

TANYA, SOURDE DE NAISSANCE, EST DEVENUE INFIRMIÈRE PAR VOCATION. PRESQUE UNE IDYLLE, JUSQU'À CE QUE LE COVID NE VIENNE METTRE DES MASQUES SUR LES LÈVRES DE TOUS SES INTERLOCUTEURS

TEXTE JULIEN PIDOUX PHOTO CORINNE SPORRER

Petite, mes parents avaient remarqué que je ne réagissais pas aux bruits. Ils ont donc suspecté qu'il se passait quelque chose, j'avais alors environ 1 an. Ils m'ont emmenée chez le médecin, qui m'a fait un scanner cérébral. Je suis porteuse d'une maladie génétique rare, le syndrome de Waardenburg. Je suis donc née sourde profonde bilatérale.

J'ai commencé par apprendre la langue des signes dans une école spécialisée avant d'être implantée, à l'âge de 3 ans et demi. J'allais trois fois par semaine chez une logopédiste pour apprendre à parler. Durant l'enfance, j'ai vécu entre deux mondes : celui des entendants et celui des sourds. J'ai été intégrée dans une classe ordinaire, dans laquelle le professeur portait un micro, relié par un câble à mon implant pour amplifier les sons. En dehors de ces cours d'intégration, je fréquentais les élèves sourds, car il y avait une classe pour malentendants dans la même école.

Arrivée au cycle d'orientation, j'ai bénéficié pour la première fois de la présence d'un interprète en langue des signes à presque tous les cours. Durant le cycle – en pleine adolescence –, je me sentais clairement plus à l'aise entourée de jeunes sourds, parce que la langue des signes est ma langue naturelle, je n'ai aucun effort à faire pour la comprendre. Quand les jeunes entendants se regroupaient pour discuter, je me sentais souvent exclue.

Mais voilà, à l'école de culture générale, j'étais la seule sourde, donc je n'avais pas trop le choix, je devais faire un effort, participer, me faire des amis. C'était un peu difficile, car je me sentais toujours différente et je sentais surtout qu'ils me voyaient comme différente.

Un petit mensonge par omission

Déjà, depuis toute petite, je savais que je voulais être infirmière, c'était mon rêve ! J'ai toujours aimé prendre soin des autres. J'ai donc écouté mon intuition. Mais voilà, de peur que ma candidature à la formation ne soit



pas retenue à cause de ma surdité, j'ai dû mentir lors de l'admission et j'ai dit que je n'avais pas besoin d'interprète pour suivre les cours. J'avais peur qu'ils pensent que je ne parlais pas bien ou que je n'entendais vraiment pas.

Du coup, la rentrée s'est un peu mal passée. Certains enseignants étaient surpris de la présence d'un interprète, mais je n'ai pas abandonné. Lorsque j'ai effectué mon tout premier stage en tant qu'étudiante, au bout d'une semaine, une infirmière qui m'encadrait m'a dit clairement qu'elle ne validerait pas mon stage parce que je n'étais pas du tout autonome. Alors j'ai fait appel. L'école a organisé une réunion et a rappelé la base : il faut

séparer le handicap et les compétences. On évalue les compétences, comme pour tous les autres étudiants, et pour le handicap, on s'adapte.

Une place de rêve

Après avoir décroché mon diplôme, j'ai eu une terrible peur de ne pas trouver de travail, peur de subir du harcèlement, d'être discriminée... et le temps m'a donné tort ! J'ai été engagée dans un EMS, à Lancy (GE), 3 mois après le diplôme et je suis tombée sur une équipe extraordinaire, une excellente cheffe, un excellent directeur. Quel soulagement ! Ils m'acceptent tous telle que je suis. Je m'adapte à eux bien sûr, mais ils s'adaptent aussi à moi ! Ça fait bientôt 6 ans que je travaille pour cet établissement.

Pour que tout se passe bien, quand je ne comprenais pas, je demandais toujours de répéter, je reformulais les phrases pour être sûre d'avoir bien compris. Et mes collègues ont pris l'habitude de parler chacun leur tour lors de nos colloques.

C'est vrai que la journée au travail me fatigue beaucoup, parce que je dois énormément me concentrer pour suivre les conversations le plus possible. En effet, j'entends les bruits de façon métallique, peu naturelle. Donc, lorsque je sors du boulot, j'éteins systématiquement mon